

LA FAMILLE



Mika Rottenberg, *Chasing Waterfalls (The Rise and Fall of the Amazing Seven Sutherland Sisters)*, 2006.

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Après une période de fêtes tout à fait singulière, une question s'est révélée cruciale : qu'est-ce que la famille ? Entre famille biologique ou famille de cœur, le gouvernement a tranché : Noël sera maintenu, pas le Nouvel An.

Les familles sont multiples, et leur définition varie selon les époques. L'image de la famille nucléaire, composée d'un couple marié et de deux enfants date des années 1950 et n'a représenté une partie conséquente de la population que durant une quinzaine d'années. Le philosophe Paul B. Preciado décrit, dans *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia* (2011), l'émergence d'un modèle de masculinité et d'habitation, façonné par le magazine Playboy et son fondateur Hugh Hefner, face à « l'empire de la maison familiale hétérosexuelle » des années 1950.

L'image de cette famille est presque fantomatique, incarnée par des modèles comme celui de la famille royale anglaise qui avait autorisé la



BBC One, *Royal Family*, 1969.

diffusion d'un documentaire intitulé *Royal Family* en 1968 sur la BBC.

Les familles se sont longtemps construites autour d'une entreprise familiale – on parle de *corporate families* – qui rassemblait plusieurs générations au sein du même foyer. Avec l'émergence de l'industrie, les travailleurs et travailleuses ont migré vers les villes, fragmentant les grandes familles, remplacées de façon artificielle par le paternalisme industriel de Peugeot ou de Michelin, qui incarnent un modèle d'entreprise où le patron représente l'autorité du père et les salariés les enfants obéissants.

Selon David Brooks, dans son article « The Nuclear Family Was a Mistake » publié en 2020 dans *The Atlantic*, le passage de familles étendues et interconnectées à des familles nucléaires plus petites et détachées a finalement conduit à un système familial qui libère les riches et ravage la classe ouvrière et les pauvres. L'entretien d'une famille nucléaire nécessite un soutien

coûteux (aide au ménage, à la garde des enfants, aux activités scolaires et extrascolaires des enfants, etc.) que beaucoup de familles ne peuvent pas s'offrir. En effet, faire partie d'une famille et plus encore la construire n'est pas possible pour tout le monde. En 2012, les débats sur le mariage homosexuel montrent l'attachement de certains à un modèle familial dominant hétérosexuel, constitué d'un père et d'une mère aux rôles bien définis. Comme Michel Foucault l'évoque dans son *Histoire de la sexualité*, la reproduction est surveillée et contrôlée dès le XVII^e siècle, des stérilisations et avortements contraints de femmes réunionnaises dans les années 1960 et 1970 jusqu'à la politique de l'enfant unique en Chine de 1979 à 2015.

Le concept de biopouvoir, type de pouvoir s'exerçant sur la vie – des corps et des populations – décrit par Michel Foucault, s'exerce aujourd'hui dans les débats (re)naissant sur le droit à l'avortement remis en question en Pologne ou dans le projet de loi français relatif à la bioéthique qui fait resurgir la question de l'accès à la PMA pour toutes les femmes, notamment les couples lesbiens. Certaines femmes (cisgenre, hétérosexuelles) se voient contraintes à la maternité et à la construction d'une famille, tandis que d'autres (lesbiennes,

transgenres) s'en voient privées, car elles ne correspondent pas au modèle de la famille nucléaire d'après guerre.

Les familles considérées comme bancales se multiplient avec la facilitation des divorces ou l'augmentation du taux d'incarcération des hommes noirs aux États-Unis : divisées, séparées, recomposées voire inexistantes, les familles s'émiettent, et les foyers d'une seule personne augmentent et atteignent 334 millions en 2020 contre 118 millions en 1980 (selon l'organisme de recherche en stratégie de marché Euromonitor International). Certains et certaines décident de quitter leur famille comme les auteurs Edouard Louis et Didier Eribon, dont le destin commun fut de fuir leur modeste campagne natale, à cause du rejet de leur orientation sexuelle.

De nouveaux modèles de familles émergent alors, comme on peut le voir dans l'exposition « (un)expected families », présentée au Museum of Fine Arts de Boston en 2017. Les familles choisies (*Family of Choice*) sont plébiscitées dans les milieux LGBT+ de San Francisco dans les années 1980, et permettent de faire face à un éloignement de la famille biologique et au traumatisme de la crise du sida. On retrouve aussi des foyers alternatifs dans les

communautés féministes telles que le *Furies Collective*. La photographe et réalisatrice Joan E. Biren a fait ses armes en documentant cette communauté de femmes lesbiennes installées au début des années 1970 dans une maison à Washington, dont elle faisait partie. Ces familles choisies se développent aussi dans la culture des *ballrooms* (des cérémonies très codifiées où l'on danse ou défile en l'honneur des identités *queer*) sous la forme de « *houses* » dont les membres portent le nom, se soutiennent et concourent ensemble aux *ballrooms*. Le vocabulaire de la famille prend alors la forme d'armes politiques pour revendiquer des modes de vie, d'être et d'aimer différents. La philosophe Donna Haraway propose quant à elle de repenser la notion de « *kinship* » (parenté, en anglais), avec le slogan « *Make Kin, not Babies!* » (*Staying with the Trouble*, 2016). Elle invite à créer des modes de parenté sans filiation biologique, à être parent sans faire d'enfants, à travers une fiction : l'histoire des cinq générations successives de Camilles, né·es dans une communauté où chaque enfant est apparenté à au moins trois parents humain·e·s, et à une espèce menacée de disparition.

Alors que reste-il des familles lorsque celles-ci sont déstructurées,

reconstruites, voire définitivement détruites ? Si le sociologue Pierre Bourdieu s'attarde à décrire les « héritiers » des familles bourgeoises, qui ne reçoivent pas seulement un legs matériel et économique mais aussi un héritage social et culturel, cet héritage peut se traduire de bien d'autres manières. Ce sont les arbres généalogiques à trous qui pointent les histoires les plus sombres de nos aïeux ou bien les albums photos, qui témoignent d'un bonheur familial plus ou moins réaliste. Des portraits bourgeois du XIX^e siècle à la culture Kodak de la fin du XX^e siècle, les photos de familles se multiplient, comme en témoigne l'exposition « *The American snapshot: an exhibition of the folk art of the camera* » au MoMA (1944).



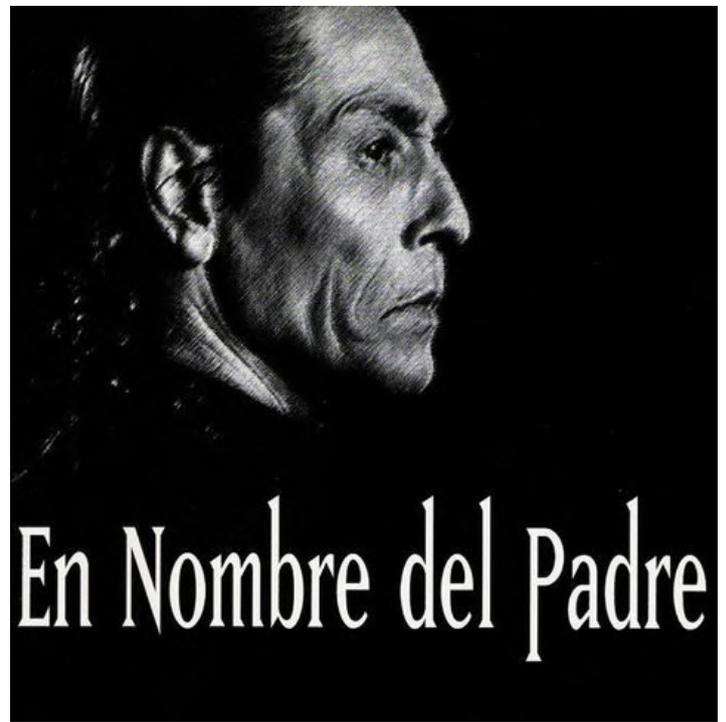
Lee Shulman, *The Anonymous Project*, 2017.

Dans ce Dico Décode, nous vous invitons à remonter les archives du Palais de Tokyo de façon généalogique ou à fouiller dans les vieux albums photos de ses expositions.

Héritage et transmission

Le flamenco en héritage

À l'occasion de l'exposition « Nouvelles histoires de fantômes », l'historien de l'art Georges Didi-Huberman projette dans son exposition le film *Aube à Grenade* de la réalisatrice et danseuse **Dominique Abel**. Ce film évoque la transmission familiale dans la culture flamenco entre deux pères et leurs filles : Manuel Santiago Maya dit Manolete, le grand danseur de Grenade en Espagne, et sa fille Judea, également danseuse. L'autre est le cantaor chanteur Jaime Heredia et sa fille Marina. La réalisatrice



Dominique Abel, *Aube à Grenade*, dans le cadre de l'exposition « Nouvelles histoires de fantômes », Palais de Tokyo, 2014.



Dale Harding, *Site Surveys / International Standard*, vue de la Biennale de Lyon 2019.



Atelier mené par Jean-Jacques Lebel et Kader Attia avec les élèves du collège Guy Môquet de Gennevilliers, Palais de Tokyo, 2018.

souligne le rôle décisif de la famille dans la transmission de cet art : c'est grâce à elle que certaines formes fondamentales du flamenco se conservent tout en se transformant au fil du temps et se transmettent de génération en génération. Le flamenco est dans les familles gitanes andalouses un élément constitutif de la vie quotidienne, du travail, des fêtes, des rites.

Continuum culturel

Dale Harding est un artiste descendant des tribus Bidjara, Ghungalu et Garingbal, vivant dans le Queensland central en Australie. Ses œuvres explorent les histoires inédites des différentes communautés dont il porte l'héritage. Il s'intéresse tout particulièrement à la question de continuum culturel et étudie les réalités sociales et politiques de ces peuples placés sous le contrôle gouvernemental. Pour la Biennale de Lyon de 2019, il réalise des peintures sur les fenêtres de l'usine réalisées à la gomme arabique. Elles viennent épouser les formes des graffitis roses qui étaient déjà présents dans l'usine et rappellent la couleur de la terre dans les sites sacrés aborigènes du Queensland. Une manière pour lui de s'insérer dans une identité ouvrière tout en tentant de préserver un héritage familial.

Enquêter sur son histoire familiale

Pour leur exposition « L'Un et l'Autre » au Palais de Tokyo en 2018, **Jean-Jacques Lebel et Kader Attia** présentent divers objets témoignant de l'histoire coloniale : un sabre camerounais au manche serti de Deutschmarks, un luth réalisé à partir d'un casque de l'armée coloniale française, etc. « Ce sont des objets énigmatiques et polysémiques, chargés d'esprits invisibles à l'œil nu, des objets qui nous parlent à tous. »

À l'occasion de cette exposition, les deux artistes ont proposé un atelier aux élèves du collège Guy Môquet de Gennevilliers. Issus d'origines très diverses, les élèves ont enquêté dans leurs familles pour questionner l'histoire de certains objets, décoder leurs discours, et ainsi retracer leurs histoires familiales et culturelles. « Ces objets nous survivront, puisqu'ils seront collectés par d'autres, qui s'en iront à leur tour et d'autres viendront les aimer. Ce n'est pas nous qui collectons les objets, ce sont eux qui nous collectionnent et nous regardent passer : les objets nous regardent ! » (Jean-Jacques Lebel et Kader Attia)

Passion jumeaux

Cadeau des dieux

Stephen Tayo, jeune styliste et photographe de rue nigérian, arpente les rues de Lagos, son smartphone à la main. Il concentre depuis peu son travail photographique sur la figure des jumeaux, les « Ibeji », rappelant la fascination pour les jumeaux dans la culture Yoruba. Cadeaux des dieux, les jumeaux seraient des êtres magiques. La plupart d'entre eux se trouveraient à Igbo-Ora, une ville rurale du sud-ouest du pays, où vivaient les ancêtres de l'artiste. « Depuis la période précoloniale, certaines tribus considèrent les jumeaux comme une abomination, mais les Yoruba les voient comme une bénédiction. J'essaie de peser l'équilibre psychologique entre la pression d'avoir à être identique et le désir naturel d'avoir un état d'esprit différent et distinct... C'est cette question qui m'intéresse : À quoi peut ressembler une identité toujours définie par la présence de l'autre ? » Les photographies de Stephen Tayo sont présentées au Palais de Tokyo dans l'exposition « Prince·sse·s des villes ». Les personnages photographiés, grandeur nature, semblent être devenus des habitants de l'exposition.



Stephen Tayo, série *Ibeji*, dans le cadre de l'exposition « Prince·sse·s des villes », Palais de Tokyo, 2019.

Good and bad

À l'occasion de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », **Nina Childress** présente une série de peintures réalisées entre 2017 et 2019 sur lesquelles figurent des personnages et leur double. L'artiste française y développe une étude de la figure du jumeau, faisant émerger une tension narrative à l'endroit où les motifs se répètent et bégaiement. Nina Childress propose une version « good » et « bad » d'un même personnage. « Il y a quelque chose d'idiot avec lequel je joue en utilisant des catégories si simples que l'alternative du bien et du mal. Cette opposition binaire est tellement simple qu'elle ne veut rien dire, elle est aussi un cliché. »



Nina Childress, dans le cadre de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Palais de Tokyo, 2019.

Familles et politique

Tiraillement familial

À l'occasion de l'exposition « Nouvelles histoires de fantômes », en 2013, le Palais de Tokyo projette un extrait du film muet *La mère* réalisé en 1926 par **Vselvolod Poudovkine**, tiré du roman homonyme de Maxime Gorki et sorti la même année. Le film raconte le tiraillement d'une femme lors d'une grève de la Révolution de 1905 en Russie. Elle est forcée de choisir entre la fidélité qu'elle éprouve pour son mari, corrompu par les patrons afin d'obtenir leur soutien, et son fils bien aimé, un travailleur qui rejoint le camp des grévistes. Vselvolod Poudovkine nous montre ainsi le déchirement d'une famille à l'épreuve du choix politique.



Vselvolod Poudovkine, *La mère*, dans le cadre de l'exposition « Nouvelles histoires de fantômes », Palais de Tokyo, 2013.

S'unir pour une cause

Le Palais de Tokyo présente actuellement, dans l'exposition « Anticorps », la vidéo *Summer Camp* de l'artiste **Lola Gonzàlez**. Elle filme quatre jeunes hommes dans un étrange camp d'été qui ressemble à la fois à une expérience de confinement et à un entraînement paramilitaire. Impossible de savoir qui sont ces protagonistes, ni ce qui les retient ensemble. Seule semble compter l'énergie qui les réunit à

l'écart du monde et leur volonté d'agir au nom d'une cause commune qui nous échappe. À quelle fin s'entraînent-ils ? Les prénoms qu'ils scandent et inscrivent sur les murs sont-ils ceux d'ennemis à abattre, d'amis disparus, de recrues potentielles ? On ne le saura pas. Ce qui importe ici est la manière dont Lola Gonzàlez nous raconte l'engagement collectif par le jeu des corps, du chant et des regards, leur façon de ne former plus qu'un chœur, de se réunir pour soudain faire famille.



Lola Gonzàlez, *Summer Camp*, dans le cadre de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020.

Lutte et sororité

Dominique Petitgand présente actuellement au Palais de Tokyo une oeuvre sonore composée d'extraits de films militants des années 1970 à nos jours qu'il désosse et assemble pour former un « collage vocal, bruitiste, affectif et musical ». Parmi ces films, *Les travailleuses de la mer* (1985) de la documentariste féministe **Carole Roussopoulos**. Elle nous montre dans ce documentaire les conditions de travail des fileteuses et des trieuses de poissons dans le port de pêche de Lorient en Bretagne. Les travailleuses témoignent de la dureté de leur travail dans le froid, l'humidité et la glace, debout, portant de lourdes charges, et toujours sans statut. Carole Roussopoulos érige en pratique politique la mise en commun de l'expérience personnelle et met en action le principe politique de sororité, un terme d'abord utilisé par les féministes dans les années 1970 afin de faire entrer dans le langage commun l'équivalent féminin de fraternité.



Père et figure d'autorité

À l'occasion de sa carte blanche au Palais de Tokyo, **Camille Henrot** présente une série de dessins intitulée *Bad Dad* dans laquelle elle explore l'archétype du père abusif. À l'image de cet animal qui dévore ses enfants, le père agit comme une métaphore de la figure d'autorité qui abuse de son pouvoir – un parent, mais aussi le gouvernement ou la police. Elle construit une vision des dysfonctionnements et des insuffisances ressenties inhérents à la dynamique interpersonnelle à laquelle nous participons en tant que membres d'un groupe social donné. Elle place également neuf téléphones imprimés en 3D qui invitent les visiteurs à décrocher les récepteurs surdimensionnés pour écouter des voix enregistrées. Les scripts offrent des réponses à des questions existentielles, notamment celle de comment diagnostiquer un père abusif. La voix impassible à l'autre bout du fil transforme la figure d'autorité de confiance en un patriarche condescendant ou en instituteur honteux.



Carole Roussopoulos, *Les travailleuses de la mer* (photogramme), 1985.



Camille Henrot, *Bad Dad*, dans le cadre de l'exposition « Days are Dogs », Palais de Tokyo, 2017.

Familles empêchées

À l'épreuve de la guerre

En 2020, l'artiste d'origine syrienne **Bady Dalloul** présente au Palais de Tokyo une œuvre inspirée de sa famille restée en Syrie.

A Country Without a Door or a Window [Un pays sans porte ni fenêtre] raconte la guerre civile en Syrie depuis Paris à partir de ce que lui en dit sa famille mais aussi des images diffusées par les médias qu'il se réapproprie ici sous la forme de dessins miniatures aux traits enfantins. Les vignettes colorées et schématiques sont encadrées dans des boîtes d'allumettes, traduisant par métonymie la mise à feu du

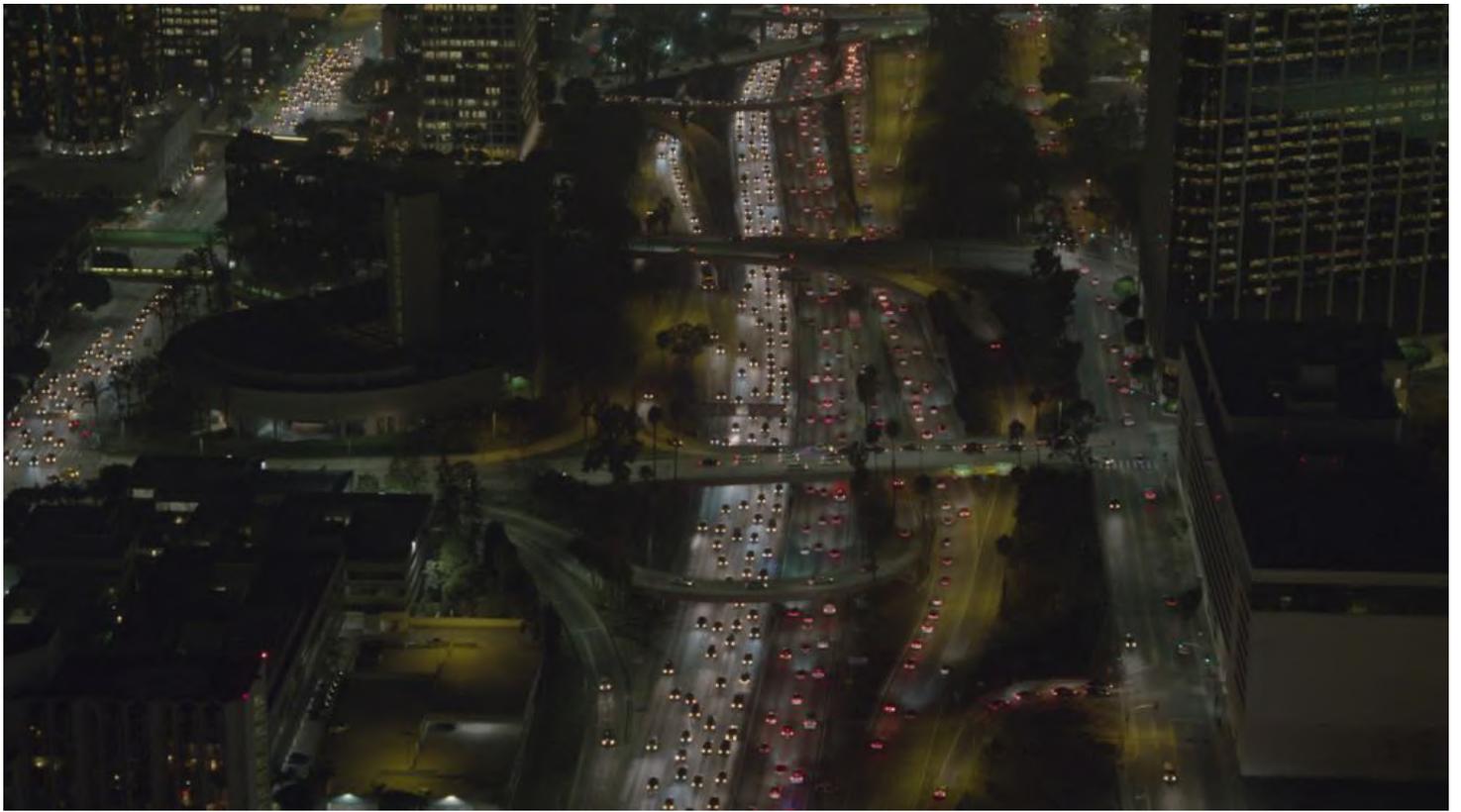
pays. « Mon rapport avec la Syrie, le pays de mes parents, est celui d'un amour longue distance : à travers les appels téléphoniques des proches, la télévision, l'ordinateur, la presse, et les livres. Cette distance entre elle et moi est omniprésente. Comme une part constitutive d'un pays qui devient de plus en plus imaginaire, je me suis mis à conserver les images de la Syrie qui passent toujours devant moi. Mais depuis le début des événements, ces images ont progressivement changé de nature, et ma mémoire est devenue un peu la vôtre. »

Immigration et distance

Fusion des noms Téhéran et Los Angeles, *Tehran-geles* désigne un quartier de la Cité des Anges abritant une importante communauté iranienne. Ce mot-valise est aussi le titre de la vidéo d'**Arash Nassiri**, sorte de « film-valise » dans lequel les enseignes artisanales de Téhéran sont incrustées sur une vue aérienne de Los Angeles. À l'inverse d'un scénario d'anticipation, c'est ici le passé de Téhéran qui est projeté dans



Bady Dalloul, *A Country Without a Door or a Window*, dans le cadre de l'exposition « Le monde brûle », Palais de Tokyo, 2020.



Arash Nassiri, *Teheran-Geles* (2014), dans le cadre de l'exposition « Le parfait flâneur », Biennale de Lyon, 2015.

le présent californien. La bande-son évoque l'américanisation de la capitale iranienne dans les années 1970, au travers de bribes de conversations enregistrées depuis Skype entre l'artiste et sa famille. Ce logiciel permettant de passer des appels vidéo agit comme un pont virtuel entre un passé fantasmé et un présent imaginaire. Arash Nassiri crée un « troisième paysage » ambigu dans son rapport au temps et à l'espace, un pont virtuel entre lui et sa famille.

La famille à l'épreuve de la prison

À l'occasion des TokyoSessions, le co-commissaire de l'exposition « Anticorps » Cedric Fauq a invité la chercheuse et sociologue **Gwénola Ricordeau** à aborder la question de l'abolition des prisons et ses liens avec les luttes féministes et queer. Gwénola Ricordeau est l'auteur de l'essai *Les détenus et leurs proches*, tiré de sa thèse soutenue en 2005. Ce livre étudie les relations qu'entretiennent les familles de personnes détenues. L'enquête de terrain s'est déroulée sur plusieurs années. Elle s'est d'abord effectuée auprès d'anciens détenus ayant été incarcérés pour des durées

très variables, et libérés depuis plus ou moins longtemps, puis auprès de personnes détenues. Elle aborde les stades de la vie privée des détenus et de leurs proches, leurs modes de communication : le parler, la correspondance, le téléphone, mais aussi l'argent, les pratiques sexuelles, le travail, etc., et tout ce qui se joue là pour la vie conjugale, l'éducation des enfants ou la position sociale.

L'intégralité de la TokyoSession est à regarder [ici](#).

Mémoire épistolaire

Pour la Biennale de Lyon de 2019, **Jenny Feal** présente une œuvre évoquant son histoire familiale dans le contexte de la dictature cubaine. L'artiste a entretenu une relation épistolaire, principalement composée de poèmes, avec son grand-père qu'elle imaginait habiter aux États-Unis. Elle découvrira après la mort de celui-ci qu'il était en réalité prisonnier politique à Cuba pendant 17 ans. Emprisonné à cause de ses écrits, il n'évoquera jamais sa captivité dans les lettres envoyées à sa petite fille. L'artiste se réapproprie son histoire



Jenny Feal, *Je pense que tes vers sont des fleurs qui remplissent les terres et les terres*, dans le cadre de la Biennale de Lyon, 2019.

familiale en invitant les visiteurs à déambuler parmi des livres aux pages blanches, évocations de la censure et de l'autocensure, et un mur d'argile peint grâce au retrait de la matière appliquée préalablement par l'artiste. Les marques rappellent aussi douloureusement les traces que peuvent laisser des exécutions publiques sur des murs blancs. L'installation de Jenny Feal fonctionne ainsi comme le puzzle aux pièces manquantes de son histoire familiale.

Sans famille

magazines à scandales des années 1990 pour présenter les enfants disparus.

Enfances floutées

À l'occasion de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson-rêve », **Clément Cogitore** réalise une mosaïque gigantesque inspirée des affiches créées pour les enfants disparus. L'artiste a puisé dans des banques d'images des photographies d'enfants commercialisées par leurs parents de façon anonyme, afin qu'elles soient utilisées pour des campagnes publicitaires. Leurs titres les décrivent comme des produits : « Enfant blanc souriant », « Enfant asiatique avec des tresses »... Clément Cogitore a acheté certaines de ces images et pixellisé les regards d'une façon qui rappelle les bandeaux noirs dans les

Prendre soin de ceux qui sont seuls

Pendant l'exposition « Inside », en 2014, le Palais de Tokyo présente la vidéo *Conversations* de l'artiste thaïlandaise **Araya Rasdjarmrearnsook**. L'artiste se met en scène dans une morgue pour converser avec les morts sans famille que personne n'est venu réclamer. Offrant une dernière attention à ces défunts, elle les accompagne avec des lectures et des chants. Les vidéos de l'artiste évoquent un instant de recueillement et de sérénité, à la fois pragmatique et métaphysique. Si elles évoquent des rituels d'accompagnements des morts vers l'au-delà, et en cela une connexion possible entre deux mondes, cette œuvre montre aussi le soin que l'artiste apporte à ces personnes isolées et sans famille.



Clément Cogitore, *Kids*, vue de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson-rêve », Palais de Tokyo, 2018. Photo : Aurélien Mole



Araya Rasdjarmrearnsook, *Conversations I-III* (photogramme), 1957.

Familles choisies

Famille abstraite

Le Palais de Tokyo présente actuellement la vidéo de **Koki Tanaka**, *Abstracted Family*. Koki Tanaka a réuni pendant plusieurs jours quatre personnes ayant en commun d'être nées ou d'avoir grandi au Japon, tout en ayant un parent d'une autre origine, que celle-ci soit brésilienne, bolivienne, coréenne ou bangladaise. Après avoir fixé ce cadre, Koki Tanaka laisse les échanges entre les protagonistes advenir. Ensemble, ils dévoilent peu à peu leur expérience de la discrimination et dessinent les contours d'une communauté en creux de la société.

Koki Tanaka filme ces quatre personnes lors de moments simples du quotidien. Il les invite également à rencontrer un sociologue spécialisé dans le multiculturalisme au Japon, ou encore à faire de la peinture abstraite à huit mains, en dépassant ainsi la seule représentation du réel à travers une création commune. Ils incarnent l'existence de corps venant contredire le fantasme d'une société homogène. Koki Tanaka nous fait voir la violence que subissent ces corps minoritaires mais aussi leurs stratégies de résistance, leurs manières d'inventer de nouvelles façons de faire société, de faire famille.

Faire d'un groupe une famille

Xinyi Cheng est une peintre de l'intime. Elle photographie ses amis et amies dans des soirées en appartement, dans leur chambre ou dans des cafés, capturant sur le vif des moments de la vie quotidienne qu'elle réinterprète ensuite dans ses compositions. Entre pudeur et impudeur,



Koki Tanaka, *ABSTRACTED/FAMILY* (photogramme), dans le cadre de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste, Vitamin Creative Space (Guangzhou), Aoyama Meguro (Tokyo).

elle décadre souvent les corps pour fixer tantôt les mains, les dos ou les pieds de personnages solitaires ou de couples silencieux. Ou bien, à l'inverse, c'est tout le corps à l'exception de ses extrémités qui s'étend sur la toile.

Xinyi Cheng peint l'érotisme des peaux qui s'effleurent, nageant dans des ocres lumineux, des bleus sombres et beaucoup de violets. Le violet, couleur de l'érotisme et de l'impressionnisme par excellence, crée des environnements indistincts et vient parfois jusqu'à recouvrir les corps et les visages. Xinyi Cheng peint l'impression de la chair qu'on caresse. Le contact d'une peau à une autre, des cigarettes aux lèvres, des doigts au vin ou encore d'un filet à un corps nu. Xinyi Cheng réveille la sensibilité de notre peau.

Au sein de l'exposition, ces peintures viennent interroger notre rapport à l'autre. Elles résonnent avec les scènes d'intimité filmées par Koki Tanaka. Ces artistes montrent un petit cercle social sondant les mécanismes qui font d'un groupe une famille.

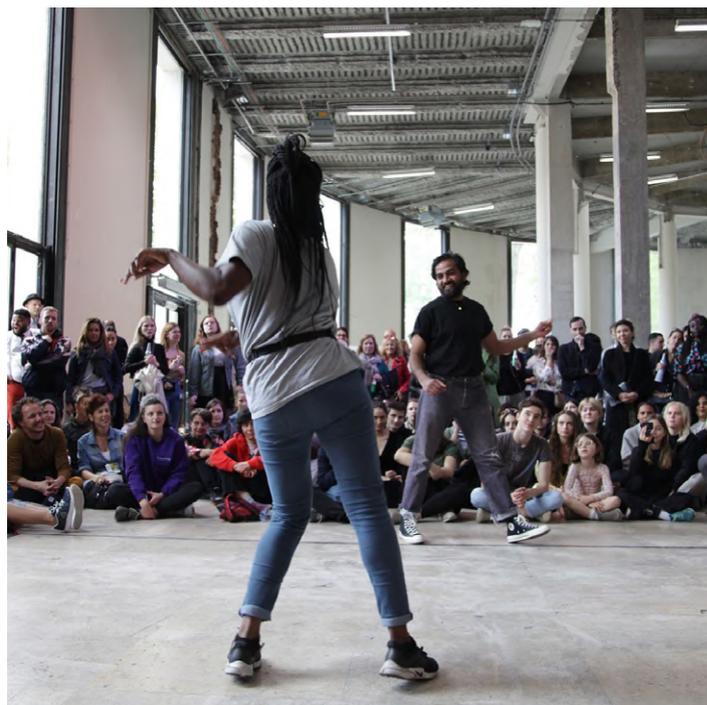


Xinyi Cheng, *For a Light* (2020), Vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste et Balice Hertling (Paris). Crédit photo : Aurélien Mole

Mad(e) in Waack

Pour le finissage de la saison d'expositions *Sensible*, le Palais de Tokyo invite le collectif Mad(e) in Waack pour une journée glamour et festive autour du *waacking*. Né dans les années 1970 dans les clubs *queer* de Los Angeles, le

waacking est une danse qui provient des drag queens et des homosexuels noirs et latino-américains. Elle est caractérisée par des mouvements de bras incisifs censés traduire en gestes l'expression « you whack », tu crains. Cette danse qui appartient à la *ball culture* repose sur un la création et l'appartenance à des maisons (*house*) : un système communautaire d'entraide. Les maisons servent de familles alternatives à de jeunes noirs et latinos *queer*, et sont supposées offrir des espaces sécurisant.



Initiation au Waack, dans le cadre de la saison d'exposition « Sensible », Palais de Tokyo, 2019.

Créer en famille

Travailler avec sa propre matière

À l'occasion de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », **Marine Peixoto** présente une série de photographies montrant sa mère sur son lieu de travail. Marie-Hélène, la mère de Marine Peixoto, est régulièrement le modèle de la photographe. « On travaille avec sa propre matière. Quand je vais dans le sud, je loge chez ma mère. Elle est employée à la mairie, va à la mer le week-end, fait ses courses dans les grandes surfaces. Voilà, tout ça tient ensemble parce que ça tourne autour d'une seule personne. » Par la photographie, la vidéo et l'édition, Marine Peixoto se fait la documentariste de son environnement et des personnes qui l'entourent. Elle observe sa propre famille comme une scène de genre et enregistre détails, habitudes et rituels, du plus folklorique au plus familier.



Marine Peixoto, *Sans titre*, extraits du *Sud et le Feu* (titre provisoire), 2015-2016.

Duo fraternel

Depuis une vingtaine d'années, les frères **Florian et Michaël Quistrebert** développent en duo une œuvre autour de la figuration gothique et post-romantique noire, une recherche picturale autour de l'abstraction, du mouvement, des effets de matière et de lumière. Leur travail de peinture est une entreprise familiale qui tranche avec l'exécution personnelle et solitaire habituelle de la peinture. « On conçoit tout ensemble dans notre atelier d'Aubervilliers. On se met d'accord sur une idée et ensuite, on se lance. La peinture est à la base quelque chose de très personnel, de très intime. C'est censé venir des tripes. L'exécuter à deux rend l'expérience très différente. Cela offre un recul et une assurance que le travail en solitaire ne permet pas. Du coup, on hésite beaucoup moins. »



Portrait des frères Quistrebert.



Sarah Tritz, *Theater Computer*, vue de l'exposition « J'aime le rose pâle et les femmes ingrate », CREDAC, 2019.

qu'elle ne s'évertue à lui cracher au visage de longues minutes durant. La violence de l'action contraste avec la complicité évidente des deux acteurs. Les rires à peine contenus de la mère et l'allure penaude du fils produisent un effet de distanciation. Tous les cinq ans, l'artiste et sa mère reproduisent ce protocole aux nombreuses significations métaphoriques ; la salive évoquant tour à tour le langage, la contamination ou la passion mortifère. Le projet d'étudiant s'est transformé en un rituel, en un portrait de famille témoin du temps qui passe. *Me & My Mother* est alors autant un *memento mori* malicieux que l'expression d'un amour filial qui ne saurait se dire.

Dessins mère-fils

Les *Theater Computers* de **Sarah Tritz** sont des ordinateurs portables rudimentaires réalisés avec du carton et divers emballages recyclés. Ils intègrent les dessins et projections du fils de l'artiste. Les claviers présentent ainsi un alphabet imaginaire des signes imaginés par son enfant, créant ainsi un nouveau langage pas forcément intelligible. Une manière pour l'artiste d'exprimer le défaut de langage dès lors qu'intervient le désir et de déposséder l'objet de toute fonctionnalité et d'intégrer dans son œuvre l'imaginaire de son fils.

« Plus les années passent, plus le travail s'intègre à une vie quotidienne. Il arrive que l'atelier devienne, par exemple, le dépôt des petits trains de mon fils, ou qu'une ou deux peluches aient trouvé refuge sous ma table de dessin ! En réalité, cela m'amuse et a fini par être pris en charge dans mon processus de travail (voir mes pièces récentes intitulées *Le train bleu* et *le train rouge*). »

Cracher l'amour

En 2015, **Ragnar Kjartansson** présente une série de vidéos intitulée *Me & My Mother*. La première vidéo de la série date de l'an 2000 alors que l'artiste est encore étudiant. Dans cette courte vidéo, l'artiste et sa mère posent devant la bibliothèque du salon, l'air emprunté, avant



Ragnar Kjartansson, *Me & My Mother*, dans le cadre de l'exposition « Seul celui qui connaît le désir », Palais de Tokyo, 2015.

**TOP 3
DES
FAMILLES
HORS-
NORMES**



Anna Hulačová, vue de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson rêve », Palais de Tokyo, 2018.

Anna Hulačová

Pour l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson rêve », **Anna Hulacová** conçoit une installation qui pervertit l'image du cocon protecteur familial. Ses sculptures en béton représentant les membres d'une famille dysfonctionnelle figée dans une inquiétante étrangeté. La scène quotidienne du repas de famille prend des airs de clinique. Le visage de la mère est creusé et remplacé par une image d'orchidée faisant d'elle le symbole d'un pur objet sexuel. Les mains d'un enfant ont été remplacées par une image en deux dimensions sur laquelle on découvre un gant et une patte de gorille entrelacés. Cet ensemble de pièces dépeint une famille mutante dans des formes empruntant autant au vernaculaire qu'au langage moderniste et contemporain. Anna Hulacová nous invite ainsi à reconsidérer la cellule familiale et ses stéréotypes de façon transgressive.



Walter Potter, *Happy Family*, vue de l'exposition « Dioramas », Palais de Tokyo, 2017.

Walter Potter

À l'occasion de l'exposition « Dioramas », le Palais de Tokyo présente *Happy Family* du taxidermiste **Walter Potter** (1835–1918) : un diorama réunissant diverses espèces d'animaux, à la fois prédateurs et proie. Les oiseaux, les lapins, les écureuils, les souris, le singe et le chat semblent vivre ensemble en parfaite harmonie. Cette scène idyllique et utopiste illustre un thème iconographique chrétien de prédilection de l'époque victorienne, celui du royaume de la paix, un état idéal où toutes les êtres cohabitent en paix. Le taxidermiste rend les poses et les expressions des animaux, alors dénaturés et idéalisés, étonnements humains. Walter Potter est l'un des plus célèbres représentants de la taxidermie anthropomorphique, qui cherche à mettre en scène des actions quotidiennes et des postures humaines à travers des animaux naturalisées et déguisées.



Mamali Shafahi & Reza Shafahi, *Daddy Sperm*, dans le cadre de l'exposition « Prince·sse·s des villes », Palais de Tokyo, 2019.

Mamali & Reza Shafahi

Daddy Sperm est une réflexion sur le miracle de la vie – comment une simple goutte de liquide devient un être vivant –, sur le cycle de la création artistique et sur la relation entre parents et enfants. Mamali Shafahi a proposé à son père Reza Shafahi de participer à un exercice quotidien de dessin. Il présente ainsi dans son exposition les réalisations de son père, des dessins naïfs revisitant l'héritage des miniatures persanes avec ses souvenirs du Téhéran avant-gardiste des années 1970, son arrière-goût d'opium et de liberté. Il présente également un film mettant en scène ses parents, un étrange huis-clos familial sous fond de *coming-out*. Mamali Shafahi entraîne ses parents dans un monde imaginaire éloigné de leur réalité quotidienne. En tant que « créateurs/géniteurs » de l'artiste, ils forment une sorte de mise en abyme de la création artistique.

NOUVEAU

ICONO-DICO

Si cette plongée dans les archives familiales du Palais de Tokyo vous a plu, poursuivez la réflexion avec nous en partageant vos meilleures références sur sur notre page **Are.na**.

<https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-la-famille>

Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous à rassembler des références sur **l'art et la famille**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

Comment ça marche ?

1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.

2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.

3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).

4 – Partagez cette page avec vos proches !

